

Tim Catinat

Les cieux de paille

[le journal de Luther Wind]



KOW

Lorsqu'ouvris les yeux, de vastes champs ocres s'étiraient à perte de vue sous l'éclat fébrile du soleil crépusculaire, et c'était beau. Des millions d'épis de blé se mouvaient, tremblants, hésitants, se courbant au vent que devinais sain, et ce spectacle serein évoquait l'odeur du soufre.

Voulus vérifier cette sensation, et bientôt ces yeux cherchèrent en hauteur la glissière hypothétique de la fenêtre, quand une voix se fit entendre :

— Votre billet, s'il vous plaît !

Le contrôleur venait de pénétrer dans le compartiment. Il souriait et tendait déjà la main.

Malgré le dérangement occasionné, lui retournai le même sourire convivial en extirpant prestement l'objet requis de la poche intérieure de ce veston.

— Voilà ! dis.

Le contrôleur examina lentement le papier et examinai le contrôleur. Cherchai à lui donner un âge et remarquai les lueurs vives que dégageaient les quatre étoiles d'or de sa casquette. Celles-ci aveuglaient, assurément, mais ne pus en détacher le regard. Elles scintillaient comme des astres dans la nuit noire. Des astres, pensai, certains sont morts et brillent encore...

Les suivais toujours lorsqu'il releva la tête. Il s'en rendit compte, mais fit celui qui ne s'en rendait pas compte, ou celui qui avait l'habitude qu'on s'en rende compte.

— Et votre réservation ? demanda-t-il haut et fort en dévisageant.

— Ai pas de réservation, répondis d'un air désolé.

— Vous ne saviez pas que c'était obligatoire ?

— Non, ne souviens pas.

— Bon, vous m'avez l'air un peu demeuré, dit-il, et je n'ai pas l'intention de discuter avec vous. Par conséquent, je vais être dans l'obligation de vous dresser un procès-verbal. C'est la règle.

— La règle de quoi ? demandai.

— La règle du jeu, Monsieur, c'est la règle du jeu... Vous savez, le jeu ? dit-il avec un sourire malicieux.

— Non. Ne sais pas, dis. Mais ça n'est pas grave, dressez quand même.

— C'est ce que je fais, dit-il en griffonnant.

Vis alors qu'il portait des gants fins et transparents, comme ceux des chirurgiens. Pensai à une maladie, puis n'y pensai plus. Acquittai le dû, en échange de

quoi eus droit à un joli reçu bleu ciel que pus plier et ranger dans ce portefeuille de cuir écaillé.

Interpellai encore sa mine satisfaite :

— Est-il possible de connaître au moins la destination de ce train ?

— Si vous étiez en possession de votre réservation, vous le sauriez, Monsieur... ricana-t-il.

— Ah bon ? Mais sur le billet...

— Il n'y a rien sur le billet, vous devriez le savoir. Tout le monde sait cela ici.

— Ah ! Excusez, mais n'ai jamais regardé le billet.

— Ça ne change rien, remarquez.

— Bien sûr, oui... mais, et cette réservation ?

— Quoi, cette réservation ? Vous ne l'avez pas ! Ni vous, ni aucun autre voyageur, du reste. Je rirai bien le jour où quelqu'un me montrera une réservation. Les seules que je n'ai jamais croisées avaient été fabriquées frauduleusement, et leurs propriétaires s'en mordent encore les doigts, s'il leur en reste, dans un wagon que je ne vous conseille pas de fréquenter. On parle de le raser, d'ailleurs, ce wagon... Ma foi, ça allègerait le train...

— Mais alors, ces procès-verbaux ? indignai.

— Vous me semblez bien novice, Monsieur...

— Et que faites-vous de ceux qui ne paient pas ?

— Vous n'en avez pas une petite idée ?

Il tapota son carnet contre sa jambe en regardant bêtement.

N'eus pas envie de faire des suggestions. Il se ravisa :

— Ecoutez, pour en revenir à votre question initiale, je vous avouerais franchement que moi-même, je ne connais pas la destination de ce train. Je ne m'en soucie guère à vrai dire. Cependant, si je la savais, je crois que malgré tout je vous la donnerais. Vous m'êtes sympathique, au fond. Un peu niais, certes, mais sympathique, et...

— Bon, ça va, ça va, dis. Contentez-vous d'exercer vos fonctions. Saurai passer de vous.

— Oh là ! Très bien, Monsieur ! Mais attention au ton sur lequel vous me parlez, ça pourrait bien tourner au vinaigre pour vous un de ces jours, si vous voyez ce que je veux dire. Je crains que vous n'ayez conscience de la précarité de votre situation, ici même. Vous devriez y penser...

— Y penserai, dis, au revoir.

— C'est cela, Monsieur, au revoir ! dit-il en refermant la porte derrière lui.

Etais heureux qu'il soit parti.

Un peu plus tard, sortis du compartiment. Avais besoin de parler et espérais que les passagers ne soient pas tous à l'image de ce contrôleur.

Allai dans le wagon-bar et commandai un café.

La serveuse était très laide dans une robe à carreaux rouge et blanc qui ne lui allait pas du tout, mais elle était gentille et aimable.

Le café brûla la gorge, et allumai une cigarette. Regardai par la fenêtre. Tout était noir. La nuit semblait froide. Comme hier et avant-hier, ne l'avais pas vue

arriver, et cela manquait. Durant ces jours, avais vu maints paysages défiler devant ces yeux : des montagnes à sommets aigus et enneigés, des déserts sans fin, des lacs argentés, des étendues vertes et rases, des forêts luxuriantes, des plateaux aux larges pierres fissurées... Autant de choses dont ne me lassais pas. C'était des beaux spectacles à voir, vraiment des beaux spectacles, et toujours différents. Mais il manquait les couchers du soleil. Peut-être étais déjà endormi quand était venue la nuit...

Cette conversation avec le contrôleur avais fait rater le crépuscule de ce soir, et lui en voulais pour ça. Étais très curieux de voir comment l'obscurité enveloppait le jour, car il était bizarre enfin que cette nuit soit si opaque, sans lune ni étoiles.

A présent, voyais se refléter les visages des voyageurs dans la vitre. Ils semblaient résignés et jouaient aux cartes ou à d'autres jeux à base de jetons et de dés, presque silencieusement. Si ils n'avaient pas l'air revêche, ne voulais pas les déranger. Sentais bien qu'étais un étranger.

N'avais parlé à personne depuis l'arrivée, excepté ce contrôleur. Manquais de contact : peut-être que n'aurais pas dû le vexer, il était bête, mais aurait pu parler encore un peu, histoire d'apprendre encore une chose ou deux sur le train.

Enfin, ce café faisait du bien. Sentais le mutisme se craqueler petit à petit. Dans quelques jours, la nostalgie serait sûrement loin. Déjà, les souvenirs étaient

plutôt vagues. Et avec un peu de chance, rencontrerais quelqu'un demain.

TOW

Avais entendu, lors d'une conversation dans le couloir, qu'un voyageur avait changé dix-sept fois de place en un mois, et cela avait fait du chemin dans cette tête cette nuit.

Aussi, en allant prendre le petit déjeuner, passai par le bureau des locations.

L'agent de réception arborait fièrement un joli costume noir, et aussi la même casquette que le contrôleur. Il se tenait debout, l'air sérieux derrière son comptoir, avec nettement plus d'allure que son confrère.

— Bonjour, dis enjoué, ai envie de changer de wagon.

— Allons bon, dit-il, qu'est-ce qui ne va pas, mon cher Monsieur ?

— Suis dans le wagon L10, dis.

— Oui, je sais, ça, c'est normal, c'est le wagon L10, ici, figurez-vous, sinon vous ne seriez pas à ce bureau. Et alors ? Qu'est-ce qu'il a de si terrible, ce wagon ?

— Rien. Justement, rien. Suis lassé.

— « Suis lassé, suis lassé », vous parlez bizarrement, vous ! Cela fait longtemps que vous êtes ici ?

— Non. Suis nouveau, mais ai l'imp..

— Alors, bien sûr...

— Quoi, bien sûr ?

— Eh bien, en tant que nouveau, vous avez des difficultés d'adaptation, non ?

— Oui.

— Vous devez vous sentir un peu seul, aussi, non ?

— Oui, bon.

— J'ai la solution à votre problème.

Il se mit à fouiller dans un tiroir non sans frénésie, et en ressortit victorieusement une clef qu'il tînt pincée juste devant ces yeux.

— Voilà ! exulta-t-il, une autre clef, pour un autre compartiment, dans un autre wagon. Je vous l'échange !

— Contre quoi ? demandai.

— Mais contre la vôtre, pardi ! Vous n'allez tout de même pas louer deux compartiments en même temps ! Ou alors, vous roulez sur l'or !

— Ignore sur quoi roule, dis en lui tendant cette clef. Où se trouve ce nouveau compartiment ?

— C'est le numéro 16 du wagon voisin, le L11, dit-il en jetant l'ancienne clef dans son tiroir, j'espère

que vous vous y plairez et que vous vous lierez d'amitié avec quelque voyageur.

— Merci, dis.

— 'Y a pas de quoi, Monsieur, à votre service.

Partis guilleret en direction du bar. Le dévouement de cet homme avait réjoui. Demandai d'ailleurs ce qui pouvait motiver un membre du personnel à se montrer aussi affable et bienveillant. Le contrôleur, lui, représentait exactement le type inverse. Peut-être que l'agent de réservation était mieux payé que lui. En tous cas, étais curieux de voir le nouveau compartiment.

Au petit déjeuner, eus vue sur des steppes que l'œil découvrait pour la première fois. Souris enchanté à l'abri des regards discrets. Quatre personnes qui jouaient aux cartes la veille au soir étaient toujours présentes et semblaient infatigables, concentrées qu'elles étaient sur leurs jeux respectifs. D'autres jouaient aux dés, et une fois de plus, tous ces gens apparurent comme une grande famille étrangère. Ça aurait été pareil si n'avais pas été là. Pensai que, décidément, le temps d'intégration serait long.

Quittai le bar avec l'idée de fumer la première cigarette de la journée dans le compartiment 16.

L'atmosphère du nouveau wagon était étrange : son couloir était habité d'une fumée épaisse et étouffante qui révolta. Des volutes bleues et grises couraient le long des murs et caressaient le plafond. Distinguai des silhouettes sombres qui fumaient posément, ac-

coudées aux barres de métal des fenêtres. Atteignis la porte en suffoquant à demi. Tournai la clef et pénétrai à l'intérieur.

Il y avait du monde. C'était inattendu. Cependant, cette intrusion fut comme qui dirait sans effet. Nul ne broncha.

Pris place sur le seul siège libre qui jouxtait la vitre et jetai un œil sur le paysage. Des arbres défilèrent rapidement. Il n'y avait pas un bruit dans ce compartiment, à croire que tout le monde était mort. Tentai d'attirer des regards en fixant certaines personnes, mais en vain. Légèrement excédé par l'indifférence générale, sortis une cigarette et lançai :

— Gens du compartiment, ose espérer que la fumée du tabac ne vous troublera d'aucune manière, car n'ai point l'intention de vous importuner ; ni de laisser importuner d'ailleurs, car comprenez qu'une subite et futile envie d'inhaler cette substance chère à ce corps doive se réaliser dans l'instant même qui la créé, si veux éviter à l'âme regrets et tourments incessants et *tutti quanti*. Certes, justifie cet acte. En fait, essaie de faire passer la pilule, car perçois déjà quelques tous-sotements feints, vils soupirs, ou encore le bruit léger d'un éventail pour les plus osés, sonner comme autant de reproches latents à cet égard ; or, tiens à signaler que ceux-ci n'affecteront nullement un dessein aussi pur, si l'on peut dire. Aussi, vous prie de croire qu'à la moindre réticence de cet ordre, verrai dans l'obligation d'éliminer sans sommation les perturbateurs de ce petit plaisir !

Il n'y eut aucune réaction. Fis craquer une allumette sèchement et aspirai une bouffée. Les visages des voyageurs affichaient toujours le même pacifisme béat.

Sortis dans le couloir et restai silencieux dans la fumée à maudire ces crétins. Fis des ronds, de la buée contre la vitre, et vis la pluie tomber du ciel. Elle fouettait le train en diagonale de ses fines gouttes, et celles-ci couraient ensuite à l'horizontale le long de la vitre, formant des dizaines de virgules effilées. C'était joli. Très vite cependant, la pluie s'intensifia, et il fut impossible de distinguer correctement le paysage à travers cette vitre.

Terminai la cigarette en tâchant de la savourer le mieux possible, puis l'écrasai sur le sol. Crus alors reconnaître dans le couloir une odeur autre que celle du tabac traditionnel, mais ne creusai pas cette impression.

Quant réinvestis le compartiment, retrouvai les occupants dans la même position qu'auparavant. Repris place et tentai d'entamer une discussion avec la voisine qui lisait un livre de Mok Zamok avec peine. En fait, elle semblait ne pas savoir lire. Elle faisait comme si.

— Sans vouloir vous offenser, Mademoiselle, dis, aimerais connaître le titre de ce livre qui ravit toute votre attention.

Elle ne broncha pas. Le titre importait peu, avais lu ce livre, mais continuai, bon enfant :

— Non, vraiment ! Vous semblez tellement absorbée ! On dirait que vous lisez comme si votre vie en dépendait ! Ça intrigue !

Attendis un peu sa réponse, mais elle resta coite. Etais outré. Quitte à provoquer une déplaisante réaction, lui donnai un léger coup de coude dans le flanc.

Eus un mouvement de recul lorsqu'elle tomba à la renverse. Elle entraîna dans sa chute ses deux voisins, tout aussi froids et rigides qu'elle. Cela consterna. Des statues ! Giflai les autres violemment qui s'écroulèrent à leur tour un à un sur le sol. Insultai leurs débris et les piétinai sauvagement. Etais furieux !

Précipitai dans le couloir. Peut-être les fumeurs étaient-ils aussi en cire ? Vis un type emmitouflé dans un long manteau noir et le ruai de coups sans retenue. Malheureusement, il réagit aussitôt en écrasant cette tête contre la fenêtre. Ses gants tinrent fermement cette mâchoire et il tapa derechef, jusqu'à ce que balbutie des excuses. Il insulta, et pensai que l'avais bien cherché. Voulus expliquer, mais il dit que ça n'était pas la peine et qu'il fallait le laisser tranquille. Distinguai mal son visage, car il portait des lunettes noires et un chapeau. Cela était bien égal après tout. Regagnai vite le compartiment.

Là, écroulai sur la banquette et palpai la tête. Haletais. Avais mal. La douleur lançait et des gouttes salées vinrent rouler sur les joues. Sentis comme un vulgaire quartier de viande malmené. La vue qu'avais sur le porte-bagages se brouilla petit à petit, et finis

par sombrer, saoulé par les trépidations impassibles
du train.

Dormis toute la journée et la nuit suivante.